Moussard

Le bigame supposé

PQ
2367
M83B54

LE

BIGAME SUPPOSÉ,

OU

LES TROUBADOURS PAR INFORTUNE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

Poème de M. Moussard, Musique de M. Quaisain,
Ballets de M. Richard, pensionnaire de l'Opéra.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 27 fructidor, an XI.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI.—(1803.)

PERSONNAGES.	ACTEURS
Le Comte FERDINAND.	M. *Joigny.*
FERDINAND, son fils.	M. *Vigneaux.*
GARNEO, homme de confiance du Comte.	M. *Dufresne.*
SALVADOR, l'un des chefs de la compagnie des Indes, et attaché au tribunal de l'Inquisition.	M. *Tautin.*
CÉCILE, jeune Marseilloise.	Mlle. *Lévêque*
FÉLIX, son fils, âgé de six ans.	Mlle. *Louise.*
BRUSCOT, vieux domestique allemand, attaché à Cécile.	M. *Rafile.*
Le Docteur STEPHANO, médecin italien, attaché à la maison du Comte, et dévoué à Garnéo.	M. *Melcour.*
Un Domestique Pédro.	M. *Martin.*
Un Officier de la Cour.	M. *Laporte*
Soldats et familiers de l'Inquisition.	

La scène se passe à Lisbonne, dans le palais de Ferdinand.

PQ
2367
M83B5t

LE BIGAME SUPPOSÉ,

OU

LES TROUBADOURS PAR INFORTUNE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente au fond la rivière du Tage, et dans le lointain un point de vue de la ville de Lisbonne. A gauche, le palais des Ferdinand. Dans l'angle formé par la rivière et le palais, on apperçoit des jardins ou un parc. La droite offre le site qui avoisine la rivière.

SCENE PREMIERE.

GARNEO, FERDINAND, *ils viennent du côté du jardin.*

GARNEO.

En vérité, seigneur, je ne reviens pas de mon étonnement. Quelle subite conversion ! à cet air sombre et rêveur, qui pourrait reconnaître l'aimable Ferdinand dont les galans exploits étonneront un jour l'Europe.

FERDINAND.

Mon ami, il est des momens où le souvenir de nos erreurs devient pour nous un supplice.

GARNEO.

Voilà une pensée fort édifiante. Elle aurait suffit, jadis, pour nous réjouir quinze jours entiers.

FERDINAND.

Laissons les principes qui m'ont conduit par le passé, songeons au présent et à l'avenir qui ne me laissent pas sans inquiétude.

GARNEO.

Oui, en effet : vous êtes sur le point d'épouser la plus jolie femme de Lisbonne, et cela est fort désagréable pour le présent : elle vous apporte une fortune immense, et cela est très-inquiétant pour l'avenir.

FERDINAND.

Penses-tu que je voie d'un œil tranquille et indifférent célébrer ce mariage si près des funérailles de l'épouse que j'ai perdue, ou plutôt dont j'ai hâté la fin par des procédés qu'elle ne méritait pas.

GARNEO.

Ah ! par exemple, je trouve bon qu'on s'avise d'aimer les gens quand ils ne sont plus. Sans doute vous vous souvenez que la chère dame n'avait pas une part bien active à votre tendresse. Aussi eut-elle le bon esprit de se retirer à la campagne après un an de mariage ; elle aimait la solitude, et nous nous sommes bien gardés de l'y troubler ; elle y est morte, eh bien ! est-ce notre faute !

FERDINAND.

Elle n'a pu supporter mon indifférence. Ma conduite à son égard a excité la haine de Salvador son frère, mon hymen va la faire éclater. Déjà il est instruit que l'enfant malade depuis la mort de sa mère, se trouve à toute extrémité, et il est impatient de reclamer la riche succession de sa sœur.

GARNEO.

Ceci au moins est conséquent, il s'agit d'intérêt ; mais reposez-vous sur mon zèle.

FERDINAND.

Ah ! le remord qui me déchire...

GARNEO.

Quel reproche pouvez-vous encore vous faire. A cette étourderie près, vous êtes l'innocence même.

FERDINAND.

Et cette française intéressante dont j'ai fait aussi le malheur.

GARNEO, *riant.*

Quoi, vous pensez encore à cette petite aventure de Marseille.

FERDINAND.

J'ai trompé sa bonne-foi, son innocence.

GARNEO.

Pas du tout ; votre constance a duré autant que votre amour, c'est tout ce qu'on peut exiger.

FERDINAND.

Elle était mon épouse, et je l'ai abandonnée lorsqu'elle allait me donner un gage de notre union.

GARNEO.

Oh ! pour cette faute, elle appartient toute entière au Comte Ferdinand votre père. N'est-ce pas lui qui vous à rappellé à Lisbonne, et vous à fait prendre une autre femme pour rame-

ner dans sa famille la fortune qui s'en était éloignée. Vous vous êtes soumis à ses ordres, et je vous regarde comme un modèle d'obéissance.

FERDINAND.

Tu sais bien que si j'ai cédé aux volontés de mon père, en épousant la sœur de Salvador, c'est parce que je croyais Cécile tout-à-fait perdue pour moi. Le bruit de sa mort s'était répandu ; des lettres que tu me remis alors, m'avaient confirmé cette affligeante nouvelle ; aujourd'hui, je me trouve le plus malheureux des hommes.

GARNEO.

Comment ?

FERDINAND.

Le hazard me conduit hier chez le Corrégidor, mon ami, je jette un coup-d'œil sur le tableau de sûreté publique ; quelle est ma surprise ; j'y apperçois le nom de Cécile Lieutaud. Je m'informe, et j'apprends de lui que, depuis cinq ans, Salvador lui a remis un ordre, obtenu par le père de Cécile, pour s'assurer de sa personne, si elle venait à Lisbonne ; ainsi tu vois que non seulement Cécile existe, mais qu'il est possible quelle vienne dans cette ville.

GARNEO.

Depuis cinq ans cet ordre existe contre Cécile, dites vous ; mais, seigneur, rappellez-vous que c'est depuis cette époque que nous avons reçu les lettres qui constatent sa mort. D'ailleurs, ce mariage, je vous l'avoue, ne m'a jamais inspiré grande considération.

FERDINAND.

Que veux-tu dire ?

GARNEO.

On a abusé de votre bonne foi ; on a profité de l'amour qui vous consumait pour vous dicter des loix et vous subjuguer ; nous avons capitulé ; mais quand on est pris d'assaut, ma foi il est permis de protester contre la violence.

FERDINAND.

La plaisanterie est déplassée dans la situation où je me trouve. Si j'étais coupable de bigamie !

GARNEO.

Crainte chimérique ! je vais vous tranquilliser. Il y a déjà six ans d'écoulés depuis votre départ de Marseille, et la sécurité dont vous avez joui, est une heureuse présomption pour l'avenir. Qui pourrait en effet la troubler. En supposant que Cécile existe, croyez-vous qu'elle puisse venir de Marseille à Lisbonne chercher un époux qui l'a délaissée ! et quand même elle y viendrait, lui serait-il possible de vous découvrir

sous votre nom de famille, tandis que vous n'étiez connu dans vos voyages que sous le nom de chevalier Gonzales, qui est l'apanage des aînés de votre maison.

FERDINAND.

Ah ! ce n'est pas assez d'avoir l'estime des hommes, j'ai aussi besoin de la mienne, et j'attends de toi le service qui peut me la rendre. Tu as de l'empire sur l'esprit de mon père, tu possèdes sa confiance ; parle, supplie, fais ensorte que ce mariage projété soit rompu ou du moins éloigné.

GARNEO.

Vous me chargez-là d'une belle ambassade. Votre hymen est convenu entre les parens, et votre père en a fixé les fiançailles à demain, jour de sa fête ; or ce n'est pas la veille qu'il vous est permis de faire des réflexions puériles. On commence ce soir à célébrer, par des jeux et des danses, ces deux époques chéries. Tous les gens du palais sont employés aux préparatifs ; les étrangers même veulent y prendre part. Les batteliers, à qui on permet la pêche le long de la rivière, ont déjà vêtu leurs habits de fête, et leurs bateaux sont élégamment décorés. Ce sont eux qui doivent donner le signal des réjouissanses ; et vous voudriez changer en deuil cette joie universelle.

FERDINAND.

Je veux alléger ma conscience du poids qui l'accable, aucune considération ne m'arrête, si tu me refuses ta médiation auprès de mon père, je lui ferai moi-même l'aveu de ma faute; et puisque la mort de ma dernière épouse m'a rendu libre, je le presserai de confirmer mon union avec Cécile.

GARNEO.

Gardez-vous bien...

FERDINAND.

J'y suis décidé.

GARNEO, *appercevant le Comte.*

J'apperçois votre père !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

GARNEO, *devançant le fils.*

Monsieur le Comte, vous arrivez fort à propos; je m'entretenais avec votre fils de son prochain mariage, il en est enchanté.

FERDINAND.

Mon père, qu'il me soit permis...

LE COMTE.

Mon fils, je me réjouis de vous voir dans ces dispositions. Je vous avoue que je craignais le contraire.

FERDINAND.

Mon père, je dois vous le dire, un mariage si précipité...

LE COMTE.

Vous savez les raisons qui m'ont déterminé à presser cette union. Notre famille, quoiqu'une des plus anciennes de Lisbonne est loin d'être une des plus riches. Votre premier mariage vous a apporté une fortune considérable; mais votre fils, dont l'existence vous assure cette fortune, est d'une santé si délicate, qu'il fait tout appréhender pour ses jours. Vous retomberiez dans votre premier état, et il n'est pas sûr qu'alors le riche parti qui vous est présenté, attachât quelque prix à notre alliance.

FERDINAND.

Eh! qu'importe.

GARNEO.

S'il m'est permis d'ajouter une réflexion, je dirais qu'il est d'autant plus urgent de conclure ce mariage, que Salvador, votre beau-frère, fait répandre sourdement le bruit que l'enfant est mort, et cela pour faire échouer vos projets.

FERDINAND.

Mais, Garnéo, ces bruits n'auraient-ils pas un fondement réel?

GARNEO.

Non, seigneur. Votre fils, toujours retenu à votre maison de campagne, depuis la mort de sa mère, n'est pas entièrement rétabli; mais il se porte beaucoup mieux. La dernière lettre du docteur Stéphano me l'annonce, et il revient aujourd'hui même vous apprendre que le danger est passé. Votre fils le suivra bientôt, et sa présence confondra l'imposture et la méchanceté.

LE COMTE.

Garnéo, je suis sensible à l'intérêt que vous prenez à notre famille.

GARNEO.

Seigneur, ce n'est que la véritable expression de ma reconnaissance pour tous les bienfaits que j'en ai reçus. Mais, que vois-je! eh! c'est le docteur lui-même. (*à part.*) Que vient-il nous apprendre? je n'ai pas eu le tems de le prévenir. (*il va au-devant de lui.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

GARNEO, *bas.*

Eh bien !

LE DOCTEUR.

Plous d'espoir, e morté l'enfant.

GARNEO, *revenant.*

Réjouissez-vous, seigneur, l'enfant est sauvé.

LE DOCTEUR.

Qué diché !

GARNEO, *bas au Docteur.*

Laissez-moi parler. (*aux autres*) Il est plein de santé.

LE DOCTEUR, *au Comte.*

Signor, la maladia était incourabilé... ma...

GARNEO, *l'interrompant.*

Oui, mais rien ne résiste à votre talent. (*lui serrant la main.*) Vous êtes le premier médecin de Lisbonne.

LE DOCTEUR.

Les mié-talenté sount connus, il est vrai, ma...

FERDINAND.

Docteur, je n'oublierai jamais ce service.

LE DOCTEUR.

Ah ! signor, jé voudréro meriteré.

GARNEO, *bas.*

Paix. (*haut.*) Le docteur joint la modestie la plus vraie au mérite le plus éminent.

LE DOCTEUR.

Zé n'en tire pas de la vanita dans ce momento.

LE COMTE.

Après ce que vous annoncez, docteur, on peut faire transporter l'enfant ici sur-le-champ.

GARNEO, *bas au docteur.*

Répondez oui.

LE DOCTER.

Si, signor. (*à part.*) Ze n'y comprends nienté.

LE COMTE.

Ainsi, mon fils, voilà les intrigues de Salvador déjouées, et notre esprit, exempt d'allarmes, peut se livrer aux jouissances les plus pures. Venez que je vous présente moi-meme à tous les gens du palais, venez entendre les acclamations que votre présence fera naître, et recevoir les vœux que l'on forme pour notre félicité commune.

SCENE IV.

GARNEO, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Nous voici souls, j'espère que voï allez m'expliquer l'énigme, car je ne souis pas oun OEdipe.

GARNEO.

Docteur, il faut réparer le mal que vous avez fait, en laissant mourir cet enfant.

LE DOCTEUR.

Comment! le male que j'ai fato! per tous les doctors de Salerne, on voit ben que voï n'avez pas connouto la causa della maladia.

GARNEO.

Je le crois bien, mais il est mort.

LE DOCTEUR, *rapidement.*

Apprenez que le petit était attaqué d'oun marasme qui avait déranzé toute l'économie animalé, lequel s'était manifesté par oun diagnostico effrayant. Or, oun aphorisma d'Hyppocrate dit, qu'en pareil cas, la maladia il est incourable.

GARNEO.

Vous avez suivi une méthode excellente; mais il est mort.

LE DOCTEUR, *continuant.*

La maladia était mourale; il fallait donc commencer per garire lo spirto : admirate ma conceptione!

GARNEO, *lui criant aux oreilles.*

Mais enfin il est mort, vous dis-je, il est mort! il est mort!

LE DOCTEUR, *reprenant avec gravité.*

Concedo : mais je l'ai fato vivere oun grand mese de piou, et ma reputatione.

GARNEO.

Te tairas-tu, babillard!... c'est pour votre réputation et l'intérêt de la famille de Ferdinand que j'ai à vous parler.

LE DOCTEUR.

Bené! bené! j'écoute.

GARNEO.

La chose est de la plus grande importance. Si la mort de l'enfant vient à transpirer, Salvador, héritier naturel des biens de sa sœur, se hâte d'entrer en jouissance; et l'illustre famille du Comte se trouve ruinée presqu'entièrement.

LE DOCTEUR.

Quoualque soin que l'on prenne, le mystère finira par se découvriré, ou voudra vedere l'enfant.

GARNEO.

On le verra.

LE DOCTEUR, *étonné.*

Ah! ah! nouvel escoulape; vous ressouscitez donc les morté.

GARNEO.

Non, mais je les remplace par des vivans. Ecoutez : l'enfant qui vient de mourir est âgé de six ans, et il y en a quatre que, relégué avec sa mère à la campagne, il a été dérobé à tous les regards de sa famille, son père même ne l'a pas vu depuis ce tems. Je puis donc, sans crainte d'être démenti, substituer un autre enfant au véritable héritier. Par-là je conserve la succession aux Ferdinand, et vous, docteur incomparable, vous passez pour le sauveur des malades désespérés.

LE DOCTEUR.

Grand merci de l'honor, ma, diantre, les risques...

GARNEO.

Et quels risques? les personnes que j'avais placés auprès de l'enfant me sont dévouées, et un seul mot réglera leur conduite.

LE DOCTEUR.

Ceci est rassuranté.

GARNEO.

D'ailleurs, il n'y a pas à balancer; vous savez que je vous ai fait venir d'Italie, afin de seconder mes projets. Je vous connaissais pour un habile intriguant, et, graces à mes soins, on vous regarde comme un honnête homme; vous n'étiez qu'un misérable charlatan, et vous voilà célèbre médecin.

LE DOCTEUR.

Oun charlatan, oun charlatan...

GARNEO.

Si ce projet ne reçoit pas son exécution, savez-vous ce qui en résultera? La famille des Ferdinand est ruinée, mes intérêts sont compromis tout-à-fait; je suis contraint de faire une réforme sévère, où même de rentrer dans l'obscurité. Si, au contraire, nous avons le bonheur de réussir, la fortune est fixée pour toujours dans ce palais, il m'est permis d'en disposer comme par le passé, et vous pensez bien que vous ne serez pas oublié dans mes bienfaits.

LE DOCTEUR.

Je connais la vostra générosita.

GARNEO.

Ainsi vous me devez tout, espérez davantage ; mais ne me faites pas perdre la bonne opinion que j'ai de votre savoir faire.

LE DOCTEUR.

Vous la fare perdere ! ben au contraire, je prétends la rendre piou excellente à vos yeux. Respondez mi, signor : l'enfant que voï voulez souposer est-il dans la vostra pouissentza?

GARNEO.

Non pas encore.

LE DOCTEUR.

Pas encora, eh bien, rendez honor al mio genio : j'ai votre affaire.

GARNEO.

Comment !

LE DOCTEUR.

Si, signor. Sachez que je viens de guarire d'ouna maladia, oune femme qui a-oun enfant à peu près de la même configouration que celui de don Ferdinand, et, per oun hazard ben singoulier, d'oune telle ressemblantza que j'en ai été frappé moi-même.

GARNEO.

Voilà précisément l'héritier qu'il nous faut.

LE DOCTEUR.

Eh bien, vous l'aurez. La madré del picciolo e oune de ces cantatriche qui courent le payso sentza aucoun asile, sentza personne que s'intéresse à elle, il loui sera diffichile de nous résister. Mioux que cela : elle paraît être dans la peine ; perche je présoume qu'avec quoualque argent elle cédera fachilamenté. Si, per contrario, elle refousait, nous la ferons enlever soubito, et pouis andar, signora, andar, andar.

GARNEO.

Je me repose entièrement sur vous de ce soin. Voilà ma bourse, et mes gens sont à vos ordres. Il n'y a pas de tems à perdre : j'entends déjà sur la rivière les cris d'allégresse des batteliers, et la fête va commencer. Hâtez-vous de découvrir votre cantatrice ; moi je me rends auprès de mon élève. (*il s'éloigne.*)

LE DOCTEUR, *seul.*

Ceci me paraît très-loucratif. Voilà oune branche de commerce inconnouto jusqu'à présent dans la medecina ; le trafic des vivants contre les morts ; c'est precioux, veramenté, c'est précioux. Ha ! ha ! le singoulier commerce ! (*il sort en riant.*) le vivante contre les morté. Ma, voici la fête qui commence, allons travailler à l'exécution de nos projets.

SCENE V (1).

(Plusieurs bateaux ornés de guirlandes de fleurs s'avancent sur le Tage et s'arrêtent pour donner le tems aux pêcheurs, et aux musiciens de servir. Ces derniers viennent se groupper sur un des côtés de la scène et continuent de jouer tandis que les bateliers et les lavandières des bords du Tage forment une danse. Ils élèvent ensuite avec leurs avirons une espèce d'arc de triomphe devant la porte du comte, au haut duquel se trouve un tableau, portant ces mots, HOMMAGE A L'AMOUR ET A L'HYMEN. Ensuite les musiciens et les bateliers se mêlent ensemble et forment une danse finale.

A la fin du ballet un Intendant du palais témoigne, au nom de ses maîtres, sa satisfaction à tous les danseurs et les fait entrer.)

SCENE VI.

CÉCILE, FÉLIX, *portant un triangle à sa ceinture*, BRUSCOT, *un orgue d'Allemagne sur le dos.*

BRUSCOT, *examinant.*

Nous ne nous trompons pas, voilà la fête commencée. C'est bien ici la demeure du jeune seigneur qui va se marier. Ces guirlandes ne laissent aucun doute. Ce lieu, madame, est bien choisi pour notre début.

CÉCILE.

Hélas!

BRUSCOT.

Vous soupirez, madame. Il est vrai que cet état ne vous convient guère; mais que voulez-vous? c'est la faute de la fortune: elle n'a jamais fait que des sottises, et ce n'est pas pour nous qu'elle se corrigera.

CÉCILE.

J'ai du courage, mon cher Bruscot.

BRUSCOT.

Et moi aussi, j'en ai, et je nargue cette fortune qui ne favorise que ceux qui ne le méritent pas. Quand nous avons été volé sur la route de Lisbonne, je n'ai désespéré de rien, morbleu, pas plus que pendant votre maladie. Allons, Bruscot, me suis-je dit, ce n'est pas en pleurant que tu soulageras ta maîtresse. Les pleurs conviennent aux femmes, fais voir que tu es un homme. J'ai ramassé mes dernières res-

(1) Dans les théâtres des départemens où on n'aurait pas des ballets, on peut jouer la pièce sous la forme d'un drame.

sources, j'ai acheté cet orgue d'Allemagne, et vive l'industrie, morbleu, vive le talent !

CECILE.

Que d'obligations...

BRUSCOT.

Il faut dire aussi que je faisais ce métier en Allemagne avant de prendre du service en France chez monsieur votre père. Après tout, nous faisons comme les anciens troubadours, ils couraient le monde en chantant l'objet de leur flamme, et vous cherchez un époux que vous aimez tendrement; mais une chose me contrarie là-dedans, c'est que vous m'ayez accompagné. Jarni, c'était bien assez de moi. Votre père m'a nourri pendant trente ans, ne dois-je pas faire quelque chose pour sa fille ? et vous voulez m'empêcher de payer ma dette ! Tenez, madame, c'est affliger le père Bruscot.

CÉCILE.

Laisse-moi partager ta peine, mon ami, et je jouirai avec plus de plaisir du fruit de ton zèle.

BRUSCOT.

Eh bien, j'obéis. Votre présence au moins m'anime, et je sens que je me surpasserai. Vous allez voir si j'ai du talent à jouer de l'orgue d'Allemagne ! ah ! ah ! et comme je chante ! le tuyau de ma voix n'est pas des plus bruyans, mais je me fais entendre... et c'est ce qu'il faut.

FÉLIX.

Et moi ? vous me comptez pour rien ? n'ai-je pas aussi mon petit talent ? c'est pour maman que je vais l'employer, et je suis sûr de plaire.

BRUSCOT.

Bien, mon petit Félix ! quand on a de tels sentimens pour sa mère, le ciel nous favorise ! Tenez, ça me donne bon espoir à moi ! et là-dessus, en qualité d'ancien, je commence... Allegramento, signori ! (*il prélude.*)

(*Differentes personnes viennent sur la place écouter.*)

BRUSCOT, *à Cécile.*

Bon ! voilà déjà des curieux qui s'approchent, Madame. (*à part.*) Pourvu, morbleu, qu'il n'y ait pas plus d'affluence que de générosité. (*haut.*) C'est le bon moment. Eh ! madame, je ne tremble pas ! Je sais qu'il faut dans cet état, comme dans les autres, de la fermeté, qu'on appelle impudence. Est-ce que je ne connais pas les hommes ? ils ne croyent à votre talent que quand vous y croyez vous-même. Au diable la modestie. (*il tousse, crache et chante.*)

ARIETTE.

Riches mortels, à l'indigent
Donnez votre offrande légère ;
Cédez au tendre sentiment
Qu'inspire un enfant et sa mère.
Pour vous, c'est doublement jouir,
Que d'exercer la bienfaisance,
Et de voir la reconnaissance
Verser des larmes de plaisir.

Riches mortels, etc.

BRUSCOT.

Ah ça, nous allons maintenant chanter quelque chose pour les jeunes gens qui vont se marier ; peut-être nous feront-ils l'honneur de se montrer. A nous deux, mon petit Félix.

FÉLIX.

M'y voici.

BRUSCOT.

Tâchons en même tems d'égayer ta pauvre mère, et de la distraire de cette mélancolie qui me désole. Ce sera là notre meilleure récompense.

Premier couplet.

O vous tous, que l'hymen invite
A vous ranger sous son drapeau,
Souffrez que je vous félicite :
A mon avis rien n'est plus beau ;
Oui, le jour où l'on se marie
Est le plus charmant de la vie.

(Pendant la ritournelle, Bruscot danse d'une manière comique avec le petit Félix. Cécile, assise sur un banc de gazon, les accompagne avec l'orgue d'Allemagne.)

Second couplet.

Nombre d'époux en mariage
Ne s'aiment plus après six mois ;
Tous ceux qui font mauvais ménage,
Disent en se mordant les doigts :
Ah ! le jour où l'on se marie,
Est le seul beau jour de la vie.

(Même jeu que la première fois.)

Troisième couplet.

Souvent l'époux sexagénaire,
Court encore après le plaisir ;
C'est assez, dit-il, j'ai beau faire,
Arrêtons-nous au souvenir :
Car le jour où l'on se marie,
Est le seul grand jour de la vie.

(Même jeu.)

BRUSCOT, *aux personnes qui se sont rassemblées.*

Voilà, signori, ce qu'on a l'honneur de vous offrir. (*Pantomime. A Cécile.*) Eh bien, madame, ceci ne s'annonce pas mal. Voilà un bon commencement, et j'ai bonne idée pour le reste de la journée. Allons, ne soyez pas si triste. Voulez-vous donc vous rendre encore malade ? le médecin vous en a averti.

CÉCILE.

Ah ! mon ami, que mon sort est affreux !

BRUSCOT, *appercevant Stéphano.*

Eh ! voici le docteur qui vous a guérie.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *dans le fond du théâtre.*

Précisément je vi cherchais. (*à Cécile.*) Grace à mon arte et alla mia sientza, je vous vois retablie perfaitamenté.

CÉCILE.

Dites aussi graces à vos soins bienfaisans.

FÉLIX.

Maman, je vais l'embrasser pour toi.

LE DOCTEUR.

Il est charmant le picciolo ! (*il le caresse.*) Je pourrais loui être outile, madame... et en même tems à vous aussi... Vous n'êtes pas dans oune sitouation horouse...

BRUSCOT

C'est vrai ; mais que voulez-vous ? il faut bien prendre le tems pour ce qu'il est, nous prendrions également l'argent pour ce qu'on le donne, si la coutume d'en donner ne commençait à se passer.

LE DOCTEUR, *à Cécile.*

Cet enfant est encore oune charge per voï.

CÉCILE.

C'est un fardeau bien léger pour une mère. (*elle le presse dans ses bras.*)

BRUSCOT.

Sachez que tant que le père Bruscot aura du pain, le fils de sa maîtresse n'en manquera pas.

CÉCILE.

O mon ami !

LE DOCTEUR, *prenant la main de Bruscot.*

Eh bien, vous êtes du petit nombre des hommes que j'estime. (*à Cécile.*) Je ne prétendais pas vous fare oune offentza. Je voulais solamenté dire que je connais ouna dona qui desire

adoptere oun joli enfant. Celui-ci ne peut manquer de loui placere et sa fortune est fate.

BRUSCOT.

Oh ! ciel ! serait-il bien vrai ? touchez-là à votre tour. (*lui tendant la main.*)

CÉCILE.

Cette offre est séduisante, mais...

BRUSCOT.

Oh ! parbleu, ma chère maîtresse, il ne faut pas de *mais* à cela ; voilà une excellente occasion qui se présente : offrez votre fils à cette bonne dame : elle vous prendra peut-être ; vous serez tous deux heureux, et moi, satisfait de votre bonheur, je continuerai de porter mon orchestre sur mes épaules.

LE DOCTEUR.

Malhourousamenté questa dona ne veut avere aucoun rapport avec les parens, ni même les connaître. Elle craindrait de ne pas jouir entiéramenté dellamore de son fils adoptivo.

CÉCILE.

Quoi ! il faudrait renoncer au titre de mère ! jamais !

FÉLIX, *effrayé et se pressant contre sa mère.*

Oh ! mon dieu, maman, est-ce qu'il voudrait m'emmener loin de toi !

LE DOCTEUR.

Dieu me préserve de causer il vostro malhore. (*à part.*) Il faut avere recours à oun autre moyen. (*haut*) J'avais crou vous fare oune offre agréable, je me souis trompé.

BRUSCOT.

C'est que, voyez-vous, M. le Docteur, ma maîtresse n'est pas ce que notre état ferait croire : elle a été riche, et elle s'en souvient encore.

LE DOCTEUR.

Et per qoual revers la fortuna...

BRUSCOT.

C'est notre secret. Nous pouvons seulement vous dire que nous sommes partis avec assez d'argent pour venir dans ce pays-ci, où une affaire de la dernière importance nous appelle.

LE DOCTEUR, *à part.*

Voilà oun conte qu'ils me débitent.

BRUSCOT.

Nous avons été volés aux portes de Lisbonne. Ma maîtresse à la suite de cet événement a été malade. La nécessité, comme vous savez, donne de l'industrie. Avec quelques bijoux que j'avais cachés, j'ai acheté cet orgue.

LE DOCTEUR.

Des bijoux ! (*à part.*) Va béné, lé comte, va béné.

BRUSCOT.

Et nous voilà à l'abri du besoin.

LE DOCTEUR.

J'admire une si belle action.

CÉCILE.

Lui seul était capable d'un tel dévouement.

BRUSCOT.

Nous n'aurions pas eu besoin de ces moyens-là si les voleurs nous avaient laissé nos papiers ; j'avais dans mon porte-feuille l'adresse d'un négociant, correspondant de votre père. C'est un homme très-riche, associé comme lui à la compagnie des Indes ; mais il faut renoncer à cet espoir.

LE DOCTEUR, *à part.*

D'après ce recit io vedo qui n'ont aucoune rissortsa, et je pouis poursouivere mes projets. (*haut.*) Ne pensons plus à ce que je voï proposais. Je veux cependant vous être outile. Je souis le medecin de presque touti les habitans d'ichi. Confiez-mi le vostré amabilé enfanté. Soyez persouadé que l'intérêt quel inspirera a touti le personné qui le verront ne sera pas infrouctuoso ; et je commence per ce palais.

CÉCILE.

Que de bontés !

BRUSCOT.

Enfin voilà un homme qui ne ressemble pas aux autres. (*remettant Félix au Docteur.*) Il veut vous faire du bien celui-là.

CÉCILE.

Mais si...

BRUSCOT.

Allons, madame, ne craignez rien. Va, mon ami, je suis sûr que ta jolie petite figure intéressera.

LE DOCTEUR.

Soyez tranquille, ma bella dona.

FÉLIX.

Ah ça, vous me ramenerez bientôt.

LE DOCTEUR.

Oui, sans doute. Dans oun moment ze le rends à la vostra tendressa. Viens, mon petit, viens. (*Il entre par le jardin, Musique.*)

SCENE VIII.

CÉCILE, BRUSCOT.

BRUSCOT.

Savez-vous, madame, que sa première proposition est avantageuse.

CÉCILE.

Moi renoncer à mon fils ! mon ami, dans ce moment tu ne vois que notre infortune, et tu oublies ce que je dois à la nature. Si j'avais le bonheur de retrouver enfin mon époux ; que lui répondrais-je, quand il demanderait son fils.

BRUSCOT.

C'est vrai, c'est vrai ! mais le retrouverons nous jamais cet homme, ce barbare, qui a pu vous aimer et vous abandonner ensuite ? Voilà bientôt six mois que nous parcourons envain le Portugal, lieu de sa naissance ; enfin nous voilà à Lisbonne ou rien ne nous fait espérer un meilleur sort.

CÉCILE.

L'espérance est le seul bien que la fortune m'ait laissé, pourquoi voudrait-tu me l'enlever ? un secret pressentiment me dit que le ciel, dans peu, le rendra à ma tendresse.

BRUSCOT.

Enfin il vous a abandonnée, et j'en reviendrai toujours là.

CÉCILE.

Il a obéi aux ordres impérieux de son père ; mais si tu avais entendu l'expression de sa douleur, en me quittant, ses tendres regrets, ses protestations d'amour, et surtout si tu avais vû ses larmes et son désespoir au moment de notre séparation ; jamais, non jamais, tu ne pourrais douter de la sincérité de son cœur.

BRUSCOT.

Jour de dieu ! pourquoi le destin m'avait-il alors éloigné de la maison ; j'aurais bien vu quel homme c'était ; j'aurais pénétré jusqu'au fond de son ame.

CÉCILE.

Tu voyageois pour les affaires de mon père, lorsque le jeune Gonzales eut accès dans ma famille, et me fit connaître son amour. La vertu était peinte sur sa figure, et je ne pus résister au charme qui m'entraînait vers lui. Mon père, ayant d'autres vues pour mon établissement, m'ordonna détouffer un amour qui contrariait ses projets. Cette défense ne fit que m'enflâmer davantage. Mon amant, allarmé par la crainte de me perdre, me proposa bientôt un mariage secret.

BRUSCOT.

C'est qu'il n'avait pas de bonnes intentions, madame.

CÉCILE.

J'eus la faiblesse de consentir, et c'est à cette faute que je dois mon infortune. Je me réfugiais chez une parente où je restai cachée. C'est là que je pleurai pendant cinq ans le malheur d'avoir trop aimé, et que je me consolais en élevant le fruit même de cet amour. Enfin, après la mort de mon père, je rentrai dans le sein de ma famille. Tout ne m'offrait plus que l'image de la douleur et de la désolation. Je formai alors le projet de chercher celui qui est l'objet de toutes mes affections. C'était un devoir pour moi, de rendre un père à mon fils. Ma démarche ne peut-être blâmée par la vertu la plus sévère. Tant qu'il ne m'aura pas rejeté de son sein, je me plairai à le croire tel que je l'ai vu, et je rends grace au ciel de m'avoir donné en toi, un ami qui ait daigné me soutenir au milieu de tant d'incertitudes et de fatigues.

BRUSCOT

Eh! madame, après avoir passé ma jeunesse auprès du père qui était riche, il aurait été beau de me voir abandonner sa fille parce qu'elle était dans le malheur.

CÉCILE.

Ma reconnaissance égalera ton dévouement.

BRUSCOT.

Ne parlons pas de ces vétilles là, ça n'en vaut pas la peine.

CÉCILE, *avec inquiétude.*

Le docteur tarde bien à revenir.

BRUSCOT.

Effectivement.

CÉCILE.

Ce retard m'inquiette.

BRUSCOT.

Je vais voir... mais j'apperçois des gens qui paraissent nous examiner. Ce sont des alguasils... oh! les vilaines figures! (*Musique.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, GENS DE GARNEO, *travestis.*

Ier. SOLDAT, *aux autres.*

Voici les gens que Garnéo nous a commandé d'enlever; approchons. (*à Cécile et Bruscot.*) Pourquoi rodez-vous par ici depuis une heure.

BRUSCOT.

Parce que nous en avons le droit aussi bien que vous.

Ier. SOLDAT.

Prenez garde que cette insolence ne vous coute cher. (*à Cécile.*) Répondez, que faites vous en ces lieux.

CÉCILE.

Messieurs, j'attends mon fils, qu'un homme généreux vient d'introduire dans ce palais.

Ier. SOLDAT.

Vain prétexte que cela. On vous connaît, et l'on sait que vous êtes de ces misérables, qui, pour émouvoir la pitié, ravissez les enfans à leur famille.

CÉCILE.

Qu'elle horrible accusation.

Ier. SOLDAT.

Point de réplique, vous vous défendrez ailleurs.

BRUSCOT.

Mais, parbleu...

Ier. SOLDAT.

Paix.

BRUSCOT.

Au moins, permettez à ma maîtresse d'attendre son fils.

Ier. SOLDAT.

Encore.

CÉCILE, *criant.*

Mon fils ! mon fils !

Ier. SOLDAT.

Justement, c'est un enfant qu'ils ont dérobé, saisissez-vous de ces gens là.

CÉCILE et BRUSCOT.

Au secours ! au secours !

Ier. SOLDAT.

Enlevez, enlevez toujours.

(Musique. Ces dernières paroles sont prononcés tandis qu'on fait des efforts pour les entraîner dans la barque. Bruscot et Cécile tentent pendant quelques momens de s'élancer vers le palais; mais il succombent bientôt, et on les jette dans la barque qui disparaît à l'instant.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle du palais des Ferdinand.

SCENE PREMIERE.

GARNEO, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Tout a reoussi selon le vostre desir. J'ai proposé à cette cantatriche d'adoptere l'enfanté. Elle a refousé. Per lors j'ai attiré le picciolo adroitement, pouis j'ai fait enlevé la madré comme c'était counvenouto.

GARNEO.

A merveille, docteur.

LE DOCTEUR.

Zé mi souis sourpassé, et zen souis étonné moi-même. Aussi zai bonne espérantza de la vostra generósita. Ma... à propos de generosita, oune chose m'inquiette, non vedo pas tropo quoualla garantie per mi, ze vois bené per voi.

GARNEO.

Ah, ah! docteur, je vous entends, voilà de quoi vous éclairer dans votre marche. (*il donne une bourse.*) Prenez, en attendant mieux.

LE DOCTEUR.

Bené, bené, signor. Il en viendra d'autres, j'espere; per qué voi êtes à la source.

GARNEO.

Vous êtes donc bien intéressé, M. le Docteur.

LE DOCTEUR.

Pas altramenté que voi, seigneur. Savez-vous qu'oun enfante commé ça coute cher. Il m'a fallout employer de rouses et de soubterfouge de touti les façons. Zai caressé le picciolo, zai consolé la madré, zai flatté le servitore; et c'est toutes ces choses-là qué coutent. Generalemente dans touti les affaires di quoesta natoura, si on reoussi, rien de pious admirabile; on reçoit des bourses pleines d'or et d'argento, ma si la fourberia sy decouvre, on n'attrappe rien moins que la bastonnade, ou quelque chose de mioux, es-ce n'est pas tropo agreabile.

GARNEO.

Il n'y a rien de tout cela à craindre, et puisque l'occasion

s'en présente, je vais m'expliquer avec vous. La fortune de Ferdinand se trouvant assurée, grace à mes soins, dans quelques jours je lui découvrirai les moyens que nous avons employé pour cela, et dès lors la crainte de quelque indiscrétion de notre part le tiendra sous notre dépendance.

LE DOCTEUR.

O profondor del genio ! ze mi prosterne et ze mi tais.

GARNEO.

Quant à l'enfant, nous ne le garderons ici que le tems nécessaire pour assurer le mariage, après quoi nous l'enverrons à la campagne, sous prétexte d'un entier rétablissement.

LE DOCTEUR.

Achevons donc ce que nous avons si bien commencé, ze vai voi chercher l'enfant. Ze l'ai re nis à vostré servitore affidé qui l'a déjà vestito des habits del petito Ferdinand. Ma foi, il a des talens ce servitor. C'est loui qui a enlevé la madré. (*il sort.*)

GARNEO.

Voilà mon intrigue qui marche. Salvodor ayant oui dire que son neveu était mort, à fait demander au Comte un entretient particulier. C'est sans doute pour reclamer ses droits. Comme il va être trompé dans son espoir, et comme je jouirai en lui présentant un héritier de ma façon. Mais voici l'enfant.

SCENE II.

GARNEO, FELIX, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *à l'enfant.*

Vilà un moussou, qui va vous dire des choses qui vi feront grand plaisir.

GARNEO, *à part.*

Dieux ! qu'elle ressemblance ! (*au Docteur.*) Je vous felicite, Docteur, en vérité j'y serais trompé moi-même. Vous pouvez maintenant annoncer sans crainte au seigneur Ferdinand l'arrivée de son fils.

LE DOCTEUR, *sortant.*

Adio picciolo, facheté bené tout ce qui voi dira il signor. (*il sort.*)

SCENE III.

GARNEO, FELIX.

FÉLIX.

Etes-vous le monsieur qui doit me faire ses petites libéralités.

GARNEO.

Non, mais il ne tardera pas à paraître.

FÉLIX.

Qu'il vienne donc vite, car maman doit être inquiette.

GARNEO.

Il n'y a pas long-tems que vous êtes ici.

FÉLIX.

Pardonnez-moi, monsieur, on m'a déjà fait prendre un bain, on m'a habillé depuis les pieds jusqu'à la tête, et certainement...

GARNEO.

Sans doute que ces beaux habits vous font grand plaisir.

FÉLIX.

J'aimerais mieux voir maman.

GARNEO.

Elle va venir ici.

FÉLIX.

Quoi ! dans ce beau palais avec moi.

GARNEO.

Sans doute, et le maître qui est un seigneur bien riche veut faire sa fortune et la tienne.

FÉLIX.

Oh ! que je suis content.

GARNEO.

Mais il faudra bien l'aimer.

FÉLIX.

Je l'aimerai de tout mon cœur.

GARNEO.

Il faudra aussi l'appeler ton papa.

FÉLIX, *avec douleur.*

Moi ! oh ! je n'ai point de papa.

GARNÉO.

Non !

FÉLIX.

Hélas ! il a abandonné maman depuis bien long-tems, bien long-tems.

GARNEO.

Il l'a abandonnée.

FÉLIX.

Oui, mais elle espère le retrouver.

GARNEO.

Hé bien, mon petit ami, il est déjà tout retrouvé. C'est lui que tu vas voir dans un moment.

FÉLIX.

Mon papa.

GARNEO.

Eh ! quel autre qu'un père t'aurait donné d'avance tant de preuves de tendresse !

FÉLIX.

Oh ! il faut que je court apprendre cette bonne nouvelle à maman. (*Il court vers la porte.*)

GARNEO, *l'arrêtant.*

Un instant. Ta maman va se rendre ici dans quelques minutes, je te l'ai déjà dit : en attendant, tu vas voir ton petit papa qui vient pour t'embrasser. Il faudra bien le caresser, souviens t'en.

FÉLIX.

Oh ! je n'y manquerai pas, et puis maman m'a dit que je devais toujours l'aimer, quoiqu'il nous ait causé beaucoup de chagrins.

GARNEO.

Le voici qui entre. Cours te jetter dans ses bras.

SCENE IV.

FERDINAND, GARNEO, FÉLIX, LE DOCTEUR.

FERDINAND, *prenant l'enfant dans ses bras.*

Mon fils.

FÉLIX.

Mon papa.

LE DOCTEUR, *étonné, à Garnéo.*

Déjà.

GARNEO, *bas.*

Garnéo ne fait rien à demi.

FERDINAND.

Que je suis aise de te voir enfin rendu à la santé.

LE DOCTEUR, *à part.*

Haye.

FÉLIX.

Moi, je me porte bien.

GARNEO.

Vous savez ce que le Docteur a eu l'honneur de vous dire.

LE DOCTEUR.

Le teint e le symbolio de la sanita, et voi vide quat coloris !...

FERDINAND.

Je croyais mon fils perdu pour toujours.

FÉLIX.

Et moi, je ne croyais jamais voir mon papa. (*Montrant le Docteur.*) C'est lui qui m'a remis dans vos bras.

LE DOCTEUR, *embarrassé.*

Si, si... zai ou cet honor. (*à Garnéo.*) Ne va-t-il pas tropo parlare.

GARNEO, *bas.*

C'est ce qu'il y a à craindre.

FERDINAND.

Savez-vous qu'il est bien grand pour son âge !

LA DOCTEUR.

Fa grandiré la maladia.

GARNEO.

Seigneur, si vous le permettez, on va le remettre entre les mains de sa gouvernante.

FERDINAND.

Non, j'ai beaucoup de plaisir à le voir.

FÉLIX.

Mais, maman, ne vas donc pas venir ?

LE DOCTEUR, *à part.*

Ahi ! tout è perdouto !

FERDINAND.

Que veut-il dire ?

GARNEO, *le tirant à part.*

C'est qu'on lui a caché la mort de sa mère.

FERDINAND.

Je croyais au contraire que la mort de sa mère avait causé sa maladie.

LE DOCTEUR.

E vero que je l'ai traité, comme si la maladia...

FÉLIX.

Que dites-vous de maman ?

FERDINAND.

Rien, mon ami.

FÉLIX.

Elle sera bien contente de te revoir. Elle est ici dans le palais.

FERDINAND.

Hélas !

FÉLIX.

Tu l'as rendue bien malheureuse !

FERDINAND.

Oui, j'ai eu de grands torts, mais je les réparerai de tout mon pouvoir.

FÉLIX.

Depuis fort long-tems tu l'as quittée, et c'est bien mal.

FERDINAND.

Il me déchire le cœur.

GARNEO.

Ne parlez point de cela, mon enfant, vous voyez que vous affligez votre père.

FÉLIX.

Ah ! c'est que maman l'aime tant !

FERDINAND.

Dieux !

LE DOCTEUR, *à part.*

Il maledetto va tout decouvriré.

FÉLIX.

Si elle n'eut pas scu la musique, nous aurions été bien plus malheureux encore.

LE DOCTEUR.

Ah ! per le coup, e finito.

FERDINAND.

Comment la musique !

GARNEO.

Votre épouse aimait passionnément la musique ; et elle avait recours à cet art agréable pour calmer sa douleur.

FERDINAND.

Ah ! combien je suis coupable.

FÉLIX, *à Ferdinand.*

Viens, allons voir maman. (*à Stéphano qui le tire par la main.*) laisse-moi, tu me fais mal.

GARNEO.

Tout ce que votre fils dit de sa mère, augmente votre tristesse. Souffrez qu'on l'éloigne.

FERDINAND.

Il est bien pardonnable. C'est la nature qui s'exprime par sa bouche.

LE DOCTEUR.

Si, signor. Ma c'est oune affliction tropo grande per voi.

FERDINAND, *il l'embrasse.*

Qu'on l'emmène.

FÉLIX, *à Garnéo et au Docteur.*

Laissez-moi, vous autres (*Il se débat entre les bras du Docteur qui l'emmène et crie de toutes ses forces.*) Maman, maman, je veux voir maman.

GARNEO.

Dieux ! Salvador avec le M. Comte s'avancent ici.

FERDINAND.

Quel motif !

GARNEO, *au Docteur.*

Emmenez, emmenez l'enfant. (*à part.*) Cet instant exige toute ma présence d'esprit.

SCENE V.

LE COMTE, FERDINAND, GARNEO, SALVADOR.

LE COMTE.

Mon fils, voici notre parent Salvador que la nouvelle de la mort de votre enfant conduit au milieu de nous.

SALVADOR.

Oui, seigneur, et il ne fallait rien moins qu'un pareil évènement pour m'amener dans cette maison.

LE COMTE.

Expliquez-vous sans aigreur.

SALVADOR.

Je voudrais avoir un caractère aussi heureux que le vôtre pour rester calme, lorsque je perds la seule parente qui me fut chère au monde, et lorsque j'ai sous mes yeux l'auteur de ses longues souffrances. Si nos sentimens se trouvent si opposés, c'est que la véritable amitié m'attachait à elle, tandis que l'intérêt seul vous avait fait briguer sa main.

LE COMTE.

Il me semble qu'une famille qui tient simplement à la magistrature devait s'honorer d'une alliance telle que la nôtre.

SALVADOR

Cette ambition a perdu ma malheureuse sœur. Je m'y suis opposé ouvertement, et si j'ai donné mon adhésion, c'était dans l'espoir que ma sœur trouverait auprès de vous les égards, les prévenances, les procédés enfin, qui doivent caractériser un homme de votre naissance. Vous avez trompé mon attente.

FERDINAND.

Salvador, votre sévérité à mon égard...

SALVADOR.

Rien ne peut justifier vos torts. Vous étiez aimé de ma sœur, et, coupable époux, vous avez méprisé sa tendresse. Elle est restée à la campagne pendant cinq ans sans que le

remords vous ait ramené à ses pieds. Vous n'avez pas même daigné la visiter à son heure dernière ; et à peine est-elle dans la tombe, que vous aspirez après un nouvel engagement.

LE COMTE.

Salvador, ne venez-vous donc que pour faire entendre des reproches ?

SALVADOR.

Ce sont les expressions que m'arrache un souvenir douloureux, et c'est un hommage que je devais aux mânes de ma sœur. Ç'eut été de votre part insulter à sa mémoire que de faire servir sa fortune à vous faciliter les moyens de contracter une nouvelle alliance. Le ciel, toujours juste, ne l'a pas permis ; l'enfant qui vous assurait cette fortune n'est plus, et je la reclame, moins parce que je la desire, que pour vous empêcher d'en abuser.

LE COMTE.

C'en est trop.

FERDINAND.

Mon père, veuillez vous calmer. (*à Salvador.*) J'ai des torts, je le sais, et mon cœur me les reproche encore plus fortement que votre bouche.

SALVADOR.

Je connais le prix que je dois attacher à cet aveu. Ne nous occupons que du motif qui m'amène.

FERDINAND.

Dans ce cas, je n'ai rien à vous répondre. Mon fils existe.

SALVADOR.

Votre fils existe ! cette assertion est bien hardie.

FERDINAND.

Elle est vraie.

LE COMTE.

D'où vient donc votre persévérance à faire courir le bruit de cette mort ? quel motif peut vous engager....

SALVADOR.

Laissons toute conjecture, qui ne pourrait que m'offenser. Si l'enfant existe, qu'on me le présente.

GARNEO.

Rien ne sera plus facile ; il est ici. Je vous demande pardon, M. Le comte, c'est moi qui suis coupable. Oui, monsieur, j'ai causé votre erreur : je savais que vous aviez gagné plusieurs de nos gens, qui épiaient sécrètement ce qui se passait dans le palais, et vous en rendaient compte. Cette conduite me fit deviner l'envie que vous aviez de ressaisir la fortune de votre sœur. Je vous ai fait parvenir la fausse nouvelle de cette mort ; j'ai tout disposé, pour la rendre vraisemblable

à vos yeux, afin de mettre au grand jour votre avidité, et faire retomber, sur vous-même, la honte que vous prépariez à une famille illustre.

LE COMTE.

Garnéo, je blame votre conduite. Vous avais-je chargé de cette épreuve ?

SALVADOR, *avec dédain.*

Je ne dois pas connaître cet homme dans notre différent; et son imputation ne m'inspire que du mépris. Que l'enfant paraisse, c'est là tout ce que je vous demande.

FERDINAND.

Faites venir mon fils. (*Garnéo sort.*)

SALVADOR.

Mais il n'y a pas long-tems qu'il était malade, et l'on paraissait même désespérer de ses jours.

FERDINAND.

Il est vrai; mais nous devons ce prompt rétablissement aux soins d'un médecin habile que j'avais placé près de lui.

(*Garnéo entre avec Stéphano et l'enfant.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, GARNEO, LE DOCTEUR, FÉLIX.

FERDINAND, *prenant l'enfant dans ses bras.*

Le voilà, ce fils, pour qui je sens redoubler ma tendresse !

FÉLIX.

Je t'aime aussi beaucoup, mon papa.

LE COMTE.

Eh bien, le reconnaissez-vous ?

SALVADOR.

Oh ! oui, c'est lui-même; et j'avoue mes torts, avec cette joie que produit un bonheur inespéré.

LE COMTE.

Que cette leçon vous soit utile, et vous apprenne désormais à suivre plutôt les conseils de la prudence, que les impulsions du ressentiment.

SALVADOR.

Je suis enchanté que mon erreur soit détruite. En héritant des biens de sa mère, j'espère aussi qu'il aura hérité de ses vertus. Viens, mon enfant, viens dans mes bras !

FÉLIX.

Quel est ce monsieur ?

GARNEO.

C'est votre oncle.

FÉLIX.

J'ai donc bien des parens. (*il l'embrasse.*)

SALVADOR, *à Ferdinand.*

Rendez-le plus heureux que sa mère.

FÉLIX.

Oh ! il est bien fâché des chagrins qu'il lui a causés.

LE DOCTEUR, *à part.*

Oh ! le petit babillard, il va nous trahir !

GARNEO, *bas à Salvador.*

Pardon, souffrez qu'on l'emmène : c'est la fête du Comte, et il a besoin de s'y préparer.

SALVADOR.

J'entends. (*on emmène l'enfant.*) (*Salvador au Comte.*) M. Le comte, permettez que je me retire, et veuillez oublier ce qu'il peut y avoir eu d'offensant dans ma démarche.

LE COMTE.

Mais, quel bruit se fait entendre !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BRUSCOT, deux Domestiques.

BRUSCOT, *se débattant contre les domestiques.*

Personne ne m'empêchera de voir s'il est ici. Où est-il ? où est-il ?

FERDINAND.

Que cherchez-vous, mon ami ?

BRUSCOT.

Le fils de ma maîtresse qu'un scélérat nous a enlevé.

GARNEO, *à part.*

Ciel ! tout est perdu ! (*haut.*) C'est un fou. (*Le prenant par la main.*) Mon ami, prenez garde à ce que vous faites, et veuillez sortir.

BRUSCOT.

Non, parbleu, je ne sortirai pas que je ne sache ce qu'on en a fait.

GARNEO.

Vous vous trompez, vous dis-je, vous êtes dans la maison d'une personne qui, par son rang, peut...

BRUSCOT.

Je me mocque des rangs, l'injustice rabaisse tous les hommes. Qu'on me rende l'enfant de ma maîtresse.

SALVADOR, *à part.*

Ce que j'entends fait naître en moi des soupçons. (*à Bruscot.*) Mon ami, vous reclamez un enfant ?

BRUSCOT.

Oui, monsieur, c'est l'enfant de ma maîtresse.

GARNEO, *à part.*

Nous aurons de la peine à nous tirer de ce nouvel embarras.

SALVADOR, *à Ferdinand.*

Aux torts dont vous êtes coupable, auriez-vous ajouté un crime ? l'enfant que j'ai vu serait-il supposé.

BRUSCOT.

Un enfant ! c'est le nôtre.

GARNEO.

Sortez, allez-vous-en.

FERDINAND, *avec force.*

Non, qu'il reste ; je suis accusé, je ne veux pas que les soupçons planent sur ma tête. (*à Salvador.*) Interrogez vous-même l'homme qui les excite. (*à Bruscot.*) Mon ami, expliquez-vous sans crainte.

GARNEO, *à part.*

Malheureux ! que va-t-il faire ?

BRUSCOT.

On a enlevé le fils de ma maîtresse, vous dis-je ; le ravisseur est entré dans cette maison ; et comme si son crime n'eut pas été assez grand, il nous a fait saisir ma maîtresse et moi. Mais, corbleu, on ne mène pas le père Bruscot comme un mouton. J'ai tant fait de bruit que tout le monde s'est amassé autour de nous, et que les coquins qui nous tenaient nous ont lâché et ont disparu. Je n'ai pas perdu de tems, j'ai couru vers ce palais, où j'espère déterrer le fripon que j'ai cru honnête homme. Je suis entré, malgré tout le monde, et de par tous les diables, je n'en sortirai pas que je ne sois satisfait. Ma maîtresse qui n'a pas des poings comme moi pour se faire obéir, est restée à la porte. Ordonnez qu'elle entre et elle s'expliquera.

SALVADOR, *au Comte.*

Seigneur, si vous êtes étranger à cette affaire, donnez vos ordres sur-le-champ.

GARNEO, *à part.*

Il faut ici un coup de génie.

LE COMTE, *aux domestiques.*

Faites entrer cette femme, et que l'on sache enfin ce que tout cela signifie.

BRUSCOT.

Je cours la chercher moi-même.

FERDINAND.

Faites en même tems venir mon fils, ainsi que le médecin qui l'a soigné et qui est actuellement près de lui.

SCENE VIII.

LE COMTE, FERDINAND, GARNEO, SALVADOR.

LE COMTE.

Que veut dire tout ceci, Garnéo?

GARNEO.

J'en suis aussi étonné que vous, seigneur; mais un trait de lumière brille à mes yeux. Mon zèle pour l'intérêt de votre maison ne s'est jamais démenti. C'est lui qui me donnera le courage d'attaquer directement le coupable, et je nomme Salvador; oui, vous êtes d'intelligence avec le personnage qui vient de paraître et celui que l'on va vous amener.

SALVADOR.

Misérable!... mais j'ai besoin de me modérer. Vos subterfuges sont aussi méprisable que les motifs qui vous les inspirent. Nous allons bientôt connaître la vérité, et qui de nous ici est l'imposteur.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR, FELIX.

LE DOCTEUR, *bas à Garnéo.*

Qu'y a-t-il donque, signor?

GARNEO, *bas.*

Prudence et fermeté!

FERDINAND.

Voici le docteur qui a traité mon fils dans sa maladie, et son témoignage, je pense, doit être d'un grand poids.

LE DOCTEUR.

Voi n'êtes pas sentza avere entendouto parlar del doctor Stéphano.

SALVADOR.

Cet homme vous est dévoué. Son témoignage me devient suspect. Non, ce n'est pas de sa bouche que j'espère tirer la vérité. Mais voilà des gens qui pourront éclaircir nos doutes.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, CECILE, BRUSCOT.

FÉLIX, *s'avançant vers sa mère.*

Maman!

CÉCILE, *l'embrassant.*

Mon cher enfant!

BRUSCOT.

Mon petit Félix!

SALVADOR.

Vous l'entendez.

LE DOCTEUR, *à part.*

Ceci sent la fièvero.

FÉLIX, *prenant sa mère par la main.*

Tiens, maman, voilà mon papa.

CÉCILE, *reconnaissant son époux.*

Est-ce une illusion ? non, non, c'est bien lui. (*à genoux et tenant Félix.*) Dieu de bonté, tu m'a donc exaucée !

FERDINAND.

Que vois-je ! (*se cachant sur l'épaule de Garnéo.*) Cécile dans ces lieux !

GARNEO, *bas.*

Quel contretems ! c'est elle !

LE COMTE.

Tout ce que je vois me cause un étonnement...

SALVADOR.

Je vous estime assez pour le croire, seigneur ; mais votre fils est loin d'avoir vos principes ; rien n'est sacré pour lui. J'ai déjà tout pénétré. Il a arraché à cette femme un enfant, qui, par sa ressemblance, devait tromper nos yeux et lui assurer une fortune dont il est indigne.

FERDINAND.

Non, seigneur, non, jamais un projet aussi odieux n'a pu souiller mon ame. Je croyais presser mon fils dans mes bras... Que dis-je ! c'est lui, oui, je le vois, c'est mon enfant.

LE COMTE.

Mais alors, d'où vient cette contradiction ?

GARNEO, *passant du côté de Cécile.*

Souffrez que je l'interroge moi-même.

CÉCILE, *le reconnaissant, à part.*

Garnéo !

GARNEO.

Eh quoi ! madame, vous osez soutenir que c'est là votre fils ? (*bas.*) Niez-le, ou vous perdez votre époux.

(*Cécile fait un mouvement.*)

LE COMTE.

Pourquoi cet embarras ? elle se trouble !

CÉCILE.

Grands dieux !

LE COMTE.

Que signifie l'agitation quelle éprouve ?

GARNEO

C'est l'effet du remords. (*bas.*) Il a épousé une autre femme. (*haut.*) L'aveu que l'on vous demande est pénible, madame,

mais il est nécessaire pour ramener le calme dans cette maison.

LE COMTE.

Eh bien, madame, vous plaira-t-il de mettre fin à cette cruelle incertitude.

GARNEO.

Parlez.

CÉCILE, *à part.*

Que dois-je faire ! Ah ! nature, quel sacrifice !

SALVADOR, *avec force.*

Repondez, madame, répondez, à qui appartient cet enfant ?

CÉCILE, *avec un effort pénible.*

Il est son fils.

SALVADOR.

Vous vous disiez sa mère ; l'êtes-vous ?

GARNEO.

Non !

BRUSCOT, *après avoir écouté tout ce qui précède avec impatience et ce dernier mot avec étonnement.*

Comment, non ! corbleu ! prétendez-vous vous moquer de ma maîtresse, vous autres ? Et vous, madame, est-ce que vous reniez votre sang ?

FÉLIX.

Oh ! mon dieu, maman, est-ce que je ne serais plus ton cher Félix ?

CÉCILE, *à part.*

Que je souffre !

SALVADOR, *à Bruscot.*

Parlez, mon ami, parlez, et je vous ferai rendre justice.

BRUSCOT, *hors de lui.*

Si je parlerai ! je crierai plutôt, s'il en est besoin. Oui, c'est le fils de ma maîtresse. Ces gens l'ont intimidée, interdite ; mais, morbleu, personne ne me fera peur à moi.

LE DOCTEUR, *à part.*

Le malé è dans sa criso.

GARNEO, *au Comte.*

Mes soupçons n'étaient que trop fondés. Vous le voyez, cette femme, soit par crainte, soit par la faiblesse attachée à son sexe, n'a pu long-tems dissimuler ; elle vous a avoué qu'elle n'était pas la mère de cet enfant. L'obstination de cet homme (*montrant Bruscot.*) doit achever de vous convaincre de leur imposture.

LE COMTE.

J'en sais assez et je n'ai pas besoin d'autres preuves ; la vé-

rité brille à mes yeux. Holà ! quelqu'un. (*le mouvement qu'il fait dérange la scène et découvre le Docteur qui était caché.*)

BRUSCOT, *cherchant.*

Je ne trouverai donc pas celui qui est cause de tous nos maux. Ah ! mille diables, le voici, je ne l'avais pas vu. Le voilà le fripon qui a enlevé l'enfant.

LE DOCTEUR.

Piano, piano.

GARNEO.

Ils se porte à des voies de faits.

LE COMTE.

Qu'on fasse sortir ces gens qui ont amené le trouble dans ma maison.

GARNEO et LE DOCTEUR, *les repoussant.*

Allons, allons, sortez.

FERDINAND.

Arrêtez, arrêtez, je ne puis plus me contenir et mon secret m'échappe. Cette femme n'est pas coupable, c'est un prodige de vertu qui doit exciter votre admiration. Salvador, je suis éclairé maintenant, reprenez votre fortune, l'enfant de votre sœur est mort; des scélérats, je le vois, ont substitué celui-ci à mon insçu; mais cet enfant n'en est pas moins mon fils, et dans cette femme qui, par son amour pour moi a étouffé le cri de la nature, reconnaissez, oui, reconnaissez mon épouse. (*il va se jeter dans ses bras.*)

TOUS.

Son épouse !

BRUSCOT.

Serait-ce celui que nous cherchons depuis si long-tems.

CÉCILE.

C'est lui-même, c'est mon époux.

BRUSCOT.

O ! providence !

LE COMTE.

Que viens-je d'entendre ! quoi vous auriez pu former un hymen clandestin et préparer le deshonneur de votre famille.

SALVADOR.

Il était marié, et il a épousé ma sœur ! quelle scélératesse ! je devrais sur-le-champ porter ma plainte devant les tribunaux, et dévoiler un crime que la loi punit de mort; je retiens un courroux légitime, et je respecte mes ennemis abattus; cela suffit à ma vengeance. Je me retire, mais rappelez-vous que j'emporte avec moi le secret d'où dépend votre destinée.

LE COMTE.

Ah ! Salvador, je le sais, vous êtes membre d'un tribunal redoutable ; mais vos sentimens élevés me font espérer que vous n'accablerez pas entièrement une famille malheureuse.

SALVADOR.

Je ferai mon devoir. Adieu, seigneur. (*il se retire.*)

LE COMTE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah ! père infortuné !

CÉCILE.

Grand dieu ! qu'ai-je fait !

FERDINAND.

O ! ma Cécile !

LE COMTE, *à Ferdinand.*

Malheureux ! voilà donc le fruit de ton inconduite. Voilà l'opprobre que tu réservais à ma vieillesse ; mais je ne descendrai pas au tombeau déshonoré. Tu ne m'appartiens plus ; je brise les liens de la nature. Que le ciel seconde ma vengeance ; reçois ma malédiction. (*Il tient les bras élevés sur Ferdinand qui, étendu à terre, embrasse les pieds de son père, et s'écrie.*)

FERDINAND.

Mon père !

CÉCILE, *s'opposant à cette malédiction ainsi que Bruscot et Félix.*

Arrêtez, c'est votre fils.

(*La toile baisse sur ce tableau.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente les jardins du Comte. Au fond on voit la façade de son palais. Sur les deux angles s'élève un tertre, et sur le devant on apperçoit une grande terrasse, où se formeront des danses qui répondront à celles qu'on exécutera sur l'avant-scène. Tout annonce les apprêts d'une fête, et une illumination générale décore les jardins.

SCENE PREMIERE.

GARNEO, LE DOCTEUR, Domestiques, *occupés dans le jardin.*

UN DOMESTIQUE, *à Garnéo.*

Le jardin est disposé pour recevoir la société, et l'on n'attend plus que vos ordres pour commencer la fête que vous avez ordonnée.

LE DOCTEUR.

Per le momento, on n'a pas envie de danser.

GARNEO, *au Docteur.*

On fera avertir tout le monde quand il en sera tems. Eloignez-vous et laissez libre cette partie du jardin. (*ils se retirent.*)

SCENE II.

GARNEO, STÉPHANO.

GARNEO.

L'évènement qui vient de se passer a bien dérangé nos affaires.

LE DOCTEUR.

Certainamenté, et depouis ça me donne une fièvre continue.

GARNEO.

Mais elles ne sont pas encore désespérées.

LE DOCTEUR.

Elles sont bien malado.

GARNEO.

Il s'agit seulement d'obtenir un ordre pour renvoyer cette

femme dans son pays, et la tranquillité renaîtra aussitôt.

LE DOCTEUR.

Exchellentissimo, le remedio ; ma qualle autorita vi dounara oun ordre comme ça.

GARNEO.

Ceci regarde le Corrégidor, et tu vas aller...

LE DOCTEUR.

Non, non, mi paraît que per oune chose si importante vous feriez béné d'y audare vous-même.

GARNEO.

Les affaires sont ici dans un tel état de trouble, que je ne puis m'absenter un instant sans faire naître des soupçons.

LE DOCTEUR.

Je crains de ne pas roussire.

GARNEO.

Le mandat d'arrêt contre cette femme existe depuis cinq ans. Ecoute-moi.

LE DOCTEUR.

Ze vi écoute.

GARNEO.

Cette étrangère est fille d'un négociant de Marseille, appelé Jean-Baptiste Lieutaud.

LE DOCTEUR.

Jean-Baptiste Lieutaud ! ze l'ai connouto de repoutatione.

GARNEO.

Après ce mariage fait clandestinement, elle se vit contrainte de quitter les foyers qui l'avaient vu naître pour se dérober aux persécutions de son père. Celui-ci, dès l'instant de sa fuite, présumant qu'elle s'était réfugiée en Portugal, obtint un ordre pour la faire arrêter, si elle s'y présentait. Cinq années se sont écoulées depuis, et le tems, ainsi que nombre d'autres affaires, ont fait oublier celle-ci. Il suffit d'aller la rappeler au greffe où sont déposés les ordres, et de demander qu'on les mette à exécution.

LE DOCTEUR.

Vi vou êtes donc bien occupé de cette affaire ?

GARNEO.

L'intérêt de Ferdinand devait naturellement m'y porter. Tu vas donc de ce pas te rendre au palais de l'Intendant de police.

LE DOCTEUR.

Ze mi tâte le pouls, signor, et je fais oune réflexion : c'est que tôt ou tard le jeune homme apprendera que c'est moi qui

loui ai enlevé son esposa. Il ne me le pardonnera pas, il est violent et je souis oun homme mort.

GARNEO.

Crainte puérile.

LE DOCTEUR.

Encore si cette femme n'eût été qu'ouna maîtresse ! mais c'est son esposa, ne badinons pas, signor, ne badinons pas !

GARNÉO.

Si tu n'as que cette crainte, je puis facilement lever tes scrupules, car ils ne sont pas mariés.

LE DOCTEUR.

Comment ! ils ne sont pas mariés !

GARNEO.

Non, et nous pouvons agir hardiment contre elle. Il faut que je t'en fasse l'aveu, puisque la circonstance l'exige.

LE DOCTEUR.

Ne serait-ce pas oune de vos petites inventions, per mi fare avaler la pilloule.

GARNEO.

Rien n'est plus certain. L'acte, le ministre, les témoins tout est faux. Il n'existe qu'un seul acte de célébration de ce prétendu mariage ; c'est moi qui l'ai écrit, et il est là dans mon porte-feuille. Ce lieu n'est pas favorable, je te le montrerai dans mon appartement.

LE DOCTEUR.

Perche n'avez-vous pas averti le padré.

GARNEO.

C'était bien mon intention ; mais en ce moment que les partis sont en présence, cet aveu m'exposerait à de grands dangers. Je déposerai ce secret quand la femme sera partie. Quant à toi, si je te le dévoile, c'est que la nécessité m'y contraint, et que c'est le seul moyen de nous sauver. Ton sort est lié au mien, et dès cet instant tu deviens mon complice.

LE DOCTEUR.

Comment vostre complice ! est-ce que c'est comme oune maladia épidémique qui se commounique, ça ?

GARNEO.

Tu étais à Marseille à cette époque, et cela me suffit : (*Stéphano fait un mouvement.*) car s'il te prend jamais la fantaisie d'être indiscret, rappelle-toi que je déclarerai que tu y as pris une part active.

LE DOCTEUR.

Ah ! povero di mi ! c'est finito !

GARNEO.

Hâte-toi de remplir l'ordre que je t'ai donné ; le tems presse.

LE DOCTEUR.

Basta, basta, signor, j'y vais et per la même coumodité, je prendero oun passa-port.

GARNEO.

Comment, un passe-port ?

LE DOCTEUR.

Si, signor. Je vous ai dit que cette affaire m'a donné oune espèce de fièvre, perche, voyez-vous, j'ai besoin de respirer oun poco l'air natal. Ça mi fera de bien.

GARNEO.

J'entends, c'est une maladie de poltronnerie. Au reste, guéris-toi à ta manière.

LE DOCTEUR.

Il est bon d'ouser de précaution.

GARNEO.

Ma prudence n'a rien négligé, et nous sommes à l'abri de tout évènement dangéreux.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, signor : ma doui souretés valent mioux qu'oune.

GARNEO, *à part.*

Je me retire, une plus longue absence pourrait devenir nuisible. Adieu, je compte sur ton zèle.

SCENE III.

LE DOCTEUR, *seul.*

Comme cet homme m'a embarrassé dans ses filets, sans que ze m'en doute ! c'est que l'intrigue à laquelle il me fait l'honor de m'associer mène droit au tribounal de l'inquisition, qui me broûlerait tout vivante. Oh dio ! dio ! mi voilà dans oune crisa terrible. D'oun côté zai à craindre Garnéo qui est oun mauvais génie ; de l'autre, le Comte qui est tout puissant, et enfin Salvador qui è oun membre de l'inquisition. Zaurai ben de la peine à mi tirer de là... Basta, basta, commençons toujours per fare enlever cette femme, ça mi rendra agréabile aux doux partis ; et sourtout n'oublions pas de prendere oun passa-port... On s'avance de ce côté, ze décampo. Ze vais faire le long du chemin oune consoultation en moi-même per veder si ze n'y trouverais pas oun moyen megliore de m'y tirer d'affare. (*Il sort.*)

SCENE IV.

LE COMTE, FERDINAND.

LE COMTE, *à un domestique.*

Faites venir ces étrangers, et donnez des ordres pour qu'aucun domestique n'approche de ces lieux. Je les ai choisis pour être à l'abri des importuns. (*Le domestique sort.*) (*A son fils.*) Mon fils, la pitié à fait place au courroux. J'oublie que vous êtes un fils coupable pour ne plus voir en vous qu'un homme exposé au danger de perdre la vie. C'est ce qui m'a déterminé à faire une démarche qui n'est ni dans mon caractère, ni selon mon rang. J'ai vu Salvador, et j'en ai obtenu l'assurance qu'il ne compromettrait point notre famille et n'exposerait pas votre sûreté.

FERDINAND.

Ah! mon père, combien je suis sensible à cette marque d'attachement.

LE COMTE.

J'ai fait en même tems une autre démarche, dont l'effet sera sans doute inutile.

FERDINAND.

Eh! quelle démarche.

LE COMTE.

Vos résolutions vont déterminer les miennes, et je ne doute pas qu'elles ne soient conformes à ce que vous devez à votre famille et à vous-même.

FERDINAND.

Parlez, mon père, je suis disposé à tout ce que peut exiger l'honneur le plus rigoureux.

LE COMTE.

C'est de revenir aux sentimens que je vous ai inspirés dès votre enfance, et de réparer la faute que vous avez commise loin de mes yeux; et voici les personnes qui vont déterminer ma conduite.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CÉCILE, BRUSCOT, FÉLIX, *accompagnés d'un domestique qui se retire aussitôt.*

LE COMTE, *à Cécile.*

Approchez, madame, et soyez témoin des volontés d'un père. Mon fils a formé des nœuds dans un âge où il n'avait pas le droit d'agir sans mon consentement, ce qui m'offre un moyen de les faire rompre actuellement qu'ils me sont connus.

CÉCILE.

Qu'entends-je!

BRUSCOT.

En voici bien d'une autre !

LE COMTE.

Je conçois, madame, que cette résolution vous porte un coup terrible ; j'espère, cependant, que votre condescendance m'empêchera d'user de la rigueur que la loi me permet.

CÉCILE.

Ferdinand, suis-je réservée à de nouveaux malheurs ?

FERDINAND.

Ne craignez rien, Cécile, je suis votre époux, et ce titre m'est trop cher pour que j'y renonce.

LE COMTE, *à un domestique qui entre.*

Que voulez-vous ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER DU ROI, GARNEO.

GARNEO, *au Comte.*

Un officier, porteur d'un ordre de la cour, demande à être introduit.

BRUSCOT.

Ceci est de mauvaise augure.

LE COMTE.

Je sais ce que c'est. Qu'il attende un instant, je lui ferai savoir ma réponse ; ne vous éloignez pas. (*il sort.*)

FERDINAND.

Que dois-je soupçonner, mon père...

LE COMTE, *à son fils.*

Craignez que votre résistance n'attire sur vous toute ma sévérité, et que je ne sois contraint de faire subir à cette femme, le sort de ces créatures qui portent le désordre au sein de la société.

CÉCILE.

Dieux !

FÉLIX.

Oh ! maman, il me fait trembler !

BRUSCOT, *bas.*

Ouf ! je me tais. Je sens que je gâterais tout.

FERDINAND.

Si vous aviez le barbare courage de briser des liens sacrés, et de flétrir la vertu de celle à qui je suis lié, maintenant, libre de mes actions, je saurai les renouer, malgré le crédit que vous pouvez employer ; et, si de vains préjugés m'empêchent ici de remplir mon devoir d'honnête homme, je fuirai dans une terre étrangère, je braverai tout, jusqu'à l'indigence,

j'aurai du moins obéi à la voix de la nature, qui m'ordonne de ne point abandonner la mère de mon fils.

LE COMTE.

Hé bien, puisque vous invoquez cette nature aux dépends de ce qu'elle vous prescrit pour un père, je n'écoute plus à mon tour ce qu'elle me dit en votre faveur. Pédro, faites approcher cet homme qui attend. (*Garnéo sort.*)

CÉCILE.

Que va-t-il faire ? Mon cœur éprouve un pressentiment affreux !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER, *seul.*

LE COMTE, *à l'Officier, en lui donnant le papier.*

Exécutez l'ordre dont vous êtes porteur.

L'OFFICIER, *au fils.*

Seigneur !

FERDINAND.

Que prétendez-vous ?

L'OFFICIER.

Au nom du roi, je dois vous conduire dans les prisons d'Etat.

FERDINAND.

Dans les prisons !

LE COMTE.

Oui, monsieur ; quand un fils s'écarte du sentier de la raison, il est heureux pour lui qu'un père ait le droit de l'arrêter dans son égarement.

FERDINAND.

Je pénètre vos desseins : vous voulez arracher un père à son enfant, enlever à mon épouse le soutien unique qui lui reste sur la terre, afin d'opprimer l'un et l'autre avec plus de facilité. Hé bien ! triomphez, je cède à la tyrannie qui m'écrase ; mais craignez tout de mon désespoir !

CÉCILE, *au Comte.*

Ah ! seigneur, tournez plutôt votre colère sur moi ; je suis habituée au malheur.

FERDINAND.

Cécile, notre cause est juste, le ciel ne l'abandonnera pas. Venez tous les deux sur mon cœur, que cet embrassement adoucisse vos maux. (*il les embrasse.*) Il vient de m'animer d'un courage qui ne connaît aucun danger. Je m'éloigne ; mais soyez sans allarmes ; j'ai des torts à réparer. La nature parle, j'entends sa voix, et je cours remplir mon devoir. (*il sort.*)

CÉCILE.

Mon époux !

FÉLIX.

Mon papa ! (*Cécile tombe dans les bras de Bruscot.*) (*M.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, CÉCILE, FÉLIX, BRUSCOT, GARNEO.

GARNEO, *entrant.*

Eh quoi ! seigneur, on emmène votre fils !

LE COMTE.

C'est vous, Garnéo, qui êtes cause de la sévérité que j'exerce contre-lui : vous avez servi la folle passion d'un jeune homme, aux dépends de ce que vous deviez à une famille respectable : vous avez trahi ma confiance, et mon fils n'est pas le plus criminel. Pourquoi n'avez-vous pas employé toute l'autorité que je vous avais transmise, pour empêcher ce mariage inoui.

GARNEO.

Calmez votre couroux, seigneur, et ne me condamnez pas si légèrement. J'ai combattu de tout mon pouvoir un penchant qui s'annonçait dans votre fils avec une violence sans exemple; il se consumait, dépérissait, et faisait tout craindre pour ses jours. La main de celle qui avait embrasé son ame, pouvait seule alors le sauver. Que devais-je faire ?

LE COMTE.

Il valait mieux user de violence, que de permettre une telle ignominie : aucuns motifs ne peuvent vous excuser.

GARNEO.

Mais, seigneur, ce mariage n'étant pas revêtu de votre consentement, je vous laissais toujours la facilité de l'annuller quand vous voudriez

BRUSCOT.

Voyez comme les fripons ont de la prévoyance !

LE COMTE.

Sans doute que j'ai le droit de rompre cette union ; et les moyens de rigueur que j'emploie prouvent assez combien j'y suis décidé. Si vous êtes dans la persuasion que vous n'avez rien à craindre pour vous, madame, le sort de celui que vous paraissez aimer, vous sera-t-il indifférent. Il dépend de votre conduite dans ce moment, et j'en attache le prix à une renonciation entière de votre part.

CÉCILE.

Eh ! quand même j'aurai le courage de me sacrifier pour mon époux, m'est-il permis de sacrifier en même tems les droits de mon fils !

LE COMTE.

Aussi, mon intention, madame, n'est-elle pas de vous

abandonner dans votre infortune. Jugez mieux de mes sentimens ; mes bienfaits vous accompagneront et vous mettront à l'abri des besoins.

CÉCILE.

Vous me ravissez le seul bien qui me faisait chérir la vie ; tous les autres me sont odieux. Gardez ces bienfaits, qui, si je les acceptais, sembleraient un aveu tacite de mon déshonneur. Sachez qu'on peut faire souffrir les honnêtes gens, mais qu'on n'achète jamais le droit de les humilier.

BRUSCOT, *avec explosion.*

Bien, madame, préférez la pauvreté la plus dure à une aisance honteuse. S'ils ont de l'orgueil, nous avons de la fierté ; s'ils nous laissent le malheur, nous avons le courage ; et, ventrebleu, depuis qu'ils ont voulu nous anéantir, je me crois un géant ; ils apprendront bientôt si l'orgueil vaut mieux que la vertu. Je prends cet enfant par la main, je le conduis dans Lisbonne, je l'expose sur la place publique, et je m'écrie : habitans de ces lieux, le comte Ferdinand, que vous croyez si sévère sur l'honneur, vient de commettre une action indigne, une tyrannie affreuse, il a cassé un mariage légitime, il a jeté dans les prisons son fils, et cet enfant, héritier de son nom, est réduit à demander l'aumône devant le palais de son père.

LE COMTE.

Quelle audace !

BRUSCOT.

Oh ! je suis un vieil allemand, et ce que je dis je le fais.

GARNEO, *à Cécile.*

Cette imprudence ne pourrait nuire à M. le Comte, et causerait la perte de son fils.

LE COMTE.

Eh ! quand même je braverais l'opinion, en consentant à ce mariage, pourriez-vous soustraire votre époux à l'autorité des loix ; ne l'accuseriez-vous pas par votre présence même ; ne découvrirait-on pas bientôt qu'époux criminel, mon fils a trompé deux femmes en même tems. Voilà sa position, et voilà les craintes d'un père : et vous femme infortunée, c'est par votre amour même (car je crois à l'honnêteté de vos sentimens ;) c'est par votre tendresse que vous l'aurez perdu, que vous aurez attiré un châtiment terrible, enfin la mort sur le malheureux qui vous a trop aimé.

CÉCILE.

Ah ! que dites vous ! écartez de mon esprit cet horrible tableau. Je vois à présent les maux que j'allais causer ; ma résolution est prise, une séparation est indispensable.

LE COMTE.

Vous rendez le calme au cœur d'un père.

FÉLIX.

Oh ! ma pauvre maman, nous voilà encore bien à plaindre.
(*Annonce de musique.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER.

LE COMTE.

Que vois-je ! quel sujet vous ramène en ces lieux.

L'OFFICIER.

Un évènement que je ne pouvais prévoir.

LE COMTE.

Expliquez-vous !

L'OFFICIER.

Nous passions devant la demeure d'un membre de l'inquisition, votre fils demande à lui parler.

LE COMTE.

Et vous l'avez permis !

L'OFFICIER.

Je n'avais point d'ordre contraire ; je n'ai pas cru devoir m'y opposer.

LE COMTE.

Hé bien !

L'OFFICIER.

Un instant après le juge m'a fait signifier que votre fils était sous la puissance du tribunal, et que le mandat, dont j'étais porteur, demeurait sans effet.

LE COMTE.

Savez-vous quel motif l'a fait agir !

L'OFFICIER.

J'ignore ce qui s'est passé, n'ayant pas été admis à cette entrevue. (*il sort.*)

LE COMTE, *en lui-même.*

Quel peut-être son projet !

CÉCILE, *à Bruscot.*

Se serait-il porté à quelque action désespérée.

(*Autre annonce de musique.*)

LE COMTE.

Ah ! voici Salvador, peut-être nous apprendra-il ?...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, SALVADOR.

SALVADOR.

Je vous apporte, seigneur, une triste nouvelle. Je me disposais à venir vous trouver, selon ma promesse, lorsqu'un membre de l'inquisition, m'a invité à passer chez lui. Je m'y

transporte aussitôt. Jugez quelle est ma surprise d'y trouver votre fils; en me voyant, il s'élance vers moi, et me serrant la main, il s'écrie : Salvador, votre sœur sera bientôt vengée. Ces paroles proférées avec l'accent du désespoir me font trembler pour ses jours; je veux empêcher un aveu terrible, et malgré les instances les plus vives, il déclare qu'il est coupable du crime bigamie, et qu'il a profané les rites sacrés de la religion. Il invoque même mon témoignage, et me contraint d'avouer un secret que j'avais fait serment de tenir caché dans le fond de mon cœur.

LE COMTE.

O fatale imprudence !

CÉCILE.

Ciel ! je me meurs !

FÉLIX.

Maman, ma chère maman.

SALVADOR.

J'ai ordonné qu'on l'emmenat dans votre palais. (*Annonce de musique.*) Je l'apperçois qui s'avancent, escorté des muets du tribunal redoutable. (*Ces trois motifs de musique doivent avoir une gradation bien marquée.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND, les Muets.

LE COMTE, *à son fils.*

Malheureux ! qu'as-tu fait !

FERDINAND, *au Comte.*

J'ai rempli mon devoir. (*à Cécile.*) Cécile je vous ai déclarée mon épouse devant les magistrats; mon nom, ma fortune, mes droits, tout vous appartient.

LE COMTE.

Insensé.

FERDINAND.

Il ne me restait que ce moyen d'être juste.

CÉCILE.

Cruel ! avez-vous pu imaginer que je voudrais d'un bonheur arrosé de votre sang. Croyez-vous aussi que votre fils pourrait jouir de cette fortune et de ce rang, lorsque le souvenir de son père viendra troubler la paix de son ame. Tes funestes bienfaits seront éternellement baignés de ses larmes, et moi, sa malheureuse mère, je n'aurai que le douloureux emploi de les essuyer et d'y mêler les miennes.

FERDINAND.

Ce tableau me déchire le cœur.

GARNEO.

Eh ! monsieur, oubliez-vous que votre faute fut involon-

taire ! n'aviez-vous pas reçu la fausse nouvelle de la mort de madame.

SALVADOR.

Que dites-vous !

CÉCILE.

Oui, sans doute, il a dû l'a recevoir, c'est moi qui l'avais fait répandre pour me soustraire aux persécutions de mon père ; il n'est donc pas coupable.

GARNEO.

C'est sur la foi de cette nouvelle qu'il a contracté son mariage avec votre sœur, je puis vous montrer les papiers qui le prouvent.

FERDINAND.

La fausse nouvelle, dites-vous ? eh, ne devais-je pas tout faire pour l'éclaircir ? ne cherchez donc pas de vaines excuses à un crime réel.

CÉCILE, *avec désespoir.*

Grand dieu ! j'ai donc perdu mon époux.

FERDINAND.

Cécile, ne vous laissez point abattre, la nature vous l'ordonne. Vivez pour cet enfant qui n'a plus que vous sur la terre.

CÉCILE.

Le fardeau de la vie, est au-dessus de mes forces, et la loi frappera deux victimes.

BRUSCOT, *à Cécile.*

Que dites-vous, madame, courons plutôt nous jeter aux pieds des juges. Nous leur ferons connaître la vérité. Ils verront une famille éplorée, ils s'attendriront, j'en suis sûr, et n'oseront commettre une injustice aussi criante.

SALVADOR.

Mes amis, calmez votre douleur, tout n'est pas désespéré. Ce que je viens d'apprendre atténue sa faute, et je me charge de défendre sa cause. Le tribunal verra dans son aveu même l'élan d'une ame qui ne fût point volontairement criminelle. (*à Ferdinand.*) En attendant que je fasse valoir vos moyens de défense, je prends sur moi de vous laisser dans le palais de votre père. Quant à vous, madame, quelque évènement qui arrive, croyez que la famille des Ferdinand aura l'œil ouvert sur vous, et que votre sort nous inspire autant d'intérêt que les sentimens que vous venez de manifester. Soldats ! conduisez ces personnes dans l'intérieur du palais ; je les confie à votre garde. (*à l'Officier.*) Demeurez, vous m'accompagnerez au tribunal. (*Musique. Ils s'éloignent.*)

SCENE XII.

SALVADOR, LE COMTE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *à part.*

Les voici souls, loucasion e favorabile per perdere Garneo et mi sauver...

SALVADOR.

Seigneur, dans cette circonstance, je me dois à moi-même de vous prouver qu'aucun ressentiment ne m'animait contre votre fils. Son généreux dévouement me donne la certitude de son innocence, lui fait recouvrer mon estime et mon amitié, et je vais, pour le rendre à sa famille et à la société, employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Comptez sur mon zèle. (*il va pour sortir.*)

LE DOCTEUR, *à Salvador.*

Signor...

SALVADOR, *l'appercevant.*

Comment, misérable, vous osez reparaître en ces lieux !

LE DOCTEUR.

Signor né vi fâchez pas, ze vi apporte oune novella excellente.

LE COMTE.

Quelle nouvelle ?

LE DOCTEUR.

Zai obtenouto contre ces étrangers oun ordre du gouvernement per les saisire. Les gardes sont-là dans le jardino. En même tempo zai retenouto oune place su oun vaisseau per lei embarcar tout de souite.

LE COMTE.

Qui vous a chargé de ce soin ?

LE DOCTEUR.

C'est d'abord moun zèle qué me l'a dicté, ma Garnéo m'y a engagé. Ma ce n'est pas le tout. Ze souis venouto tout exprès per voi apprendere oun secret des pious importante.

SALVADOR.

Un secret !

LE DOCTEUR.

Si, signor, oun secret qui peut arracher votre fils à la morte.

LE COMTE.

Comment, vous pourriez !...

LE DOCTEUR.

Certainamenté. Ma auparavant z'ai oune petite grace à vi demander, c'est de mi accorder le pardonde mes petites faiblesses. (*à Salvador.*) Vous êtes membre de l'inquisition, vous avez dou pouvoir.

SALVADOR.

Si l'aveu est aussi important que vous le dites, je vous pardonne, mais à condition que vous partirez sur-le-champ de ces lieux.

LE DOCTEUR.

Signor, ze mi souis toujouz fait oun devoir d'aller au-devant de vos desirs et zai dézà mon passe-port. (*au Comte.*) Le signor aussi mi pardonne.

LE COMTE.

J'approuve tout ce que fera Salvador.

LE DOCTEUR.

Apprenez donc qué ce mariage qué vi cause tant d'inquiétoude, n'est pas véritable. C'est oune fable, oun mariage faux.

LE COMTE et SALVADOR.

Un mariage faux !

LE DOCTEUR.

C'est l'ovre sole de Garnéo. Vous trouverez même su loui l'acte qu'il a fabriqué per le marier.

LE COMTE.

Garnéo serait coupable d'une action aussi infâme.

LE DOCTEUR.

Si, signor, et c'est d'autant piou blâmabile, que la demoiselle est hounête. C'est la filla d'oun habitante de Marseillo, qui se nomme Jean-Baptiste Lieutaud.

SALVADOR.

Jean-Baptiste Lieutaud, négociant à Marseille !

LE DOCTEUR.

Précisémenté !

SALVADOR, *au Comte.*

Ah ! monsieur, quelle étrange rencontre ! cet homme qu'il vient de nommer était mon correspondant, mon intime ami. Il était associé à la compagnie française des Indes, comme je le suis à celle du Portugal. Il me chargea même, il y a cinq ans, de faire des perquisitions pour trouver sa fille qui avait fui la maison paternelle, et qu'il présumait être partie pour Lisbonne. Je fis, à cette époque, ma déclaration chez le Corrégidor.

LE COMTE.

Que m'apprenez-vous !

SALVADOR.

Il éprouva sur la fin de sa vie de grands revers; mais je n'ai point oublié que c'est à sa probité dans les affaires, que je dois une partie de ma fortune; et je benis le ciel de ce qu'il m'offre l'occasion d'acquitter une dette sacrée; j'adopte sa fille. Quant à vous, M. le Comte, si vous pensez que les vertus font la gloire des hommes, vous n'hésiterez pas à la reconnaître pour l'épouse de votre fils.

LE COMTE.

J'ai refusé, il est vrai, une femme inconnue, Salvador; mais celle que vous adoptez ne peut qu'honorer ma famille; et j'espère que cette union va devenir pour nous le gage d'une amitié durable. (*Ils se serrent la main.*)

LE DOCTEUR, *à part, avec joie.*

Va bene! va bene!

SALVADOR.

Il faut à l'instant même s'assurer de Garnéo. (*à l'Officier.*) Amenez Garnéo avec ces étrangers, et sur-tout surveillez le coupable. (*Il sort.*) (*Au Comte.*) M. le Comte, livrez votre ame aux plus douces impressions; je conçois l'espoir flatteur de ramener la paix et le bonheur dans votre famille. Il fait naître en moi cette égernie qui fait pâlir le coupable quand il paraît devant son juge.

LE COMTE.

Vous me communiquez votre ardeur. Je suis impatient d'apprendre à mon fils qu'il est sauvé, et de réparer, auprès de Cécile, l'outrage que le crime a fait à la vertu. Mais les voici.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, les Etrangers, GARNÉO, FERDINAND.

LE COMTE, *à son fils.*

Mon fils, réjouissez-vous, vous n'êtes pas coupable.

GARNEO.

Qu'entends-je!

FERDINAND.

Que dites-vous!

CÉCILE.

Grand dieu!

BRUSCOT.

Est-il possible!

LE COMTE.

Votre mariage fût simulé: l'acte, les ministres, les témoins tout était faux; et l'artisan du crime est devant vous, c'est Garnéo!

GARNEO.

Qui moi!

LE DOCTEUR.

Oh! zai tout dit!

SALVADOR.

Scélérat, ton crime est découvert. Voilà un témoin qui t'accuse; et tu portes sur toi les papiers qui te condamnent. (*aux soldats.*) Vous aurez soin de vous en emparer.

LE COMTE.

Ton masque est enfin arraché, homme astucieux; et, si

quelque chose retient ma colère, pour un si long abus de confience, c'est que l'instant qui me fait connaître tes perfidies, est celui qui en assure le châtiment.

GARNEO, *au Docteur.*

Traître ! c'est toi qui cause ma perte ! ton triomphe ne sera pas long.

LE DOCTEUR.

Oh ! ze mi moque de vous, zai ma grace et mon passe-port.

LE COMTE.

Qu'on nous débarrasse de son odieuse présence, en attendant que les loix en fassent justice.

FERDINAND.

O ! mon père ! cet évènement inespéré, en me rendant à la vie, m'enlèvera-t-il celle qui m'y attache uniquement.

LE COMTE.

Non, mon fils, vos malheurs sont finis. Voilà votre épouse.

SALVADOR, *pressant Cécile sur son cœur.*

Et voilà ma fille. Oui, Cécile, je fus l'ami de votre père. Et c'est en assurant votre fortune et votre bonheur, que je veux lui prouver ma reconnaissance.

CÉCILE.

La mienne vous est entièrement acquise ; mais permettez que j'y ajoute un sentiment de plus, pour la protection que vous daignez m'accorder, et qui me fait trouver en vous un second père.

FÉLIX.

Tu seras donc encore mon oncle ?

SALVADOR.

Oui, mon ami.

FÉLIX, *sautant.*

Tant mieux, car je t'aime beaucoup.

LE DOCTEUR, *faisant des courbettes.*

Signor, je m'applaudis destre la cause de vostre bonheur moutouel.

SALVADOR.

Je vous ai promis votre grace, je tiens ma promesse ; mais souvenez-vous que si votre cœur ne revient pas a la vertu, vous ne trouverez pas la même indulgence, car le crime n'échappe pas à sa destinée. Retirez-vous. (*le Docteur sort.*)

BRUSCOT.

Vivat, vivat ; voilà donc enfin de la justice. Je reconnais maintenant que l'innocence, malgré les ruses et les efforts des méchans, finit toujours par triompher, et cela me réconcilie avec le genre humain.

(*La Fête commence.*)

FIN.

PQ Moussard
2367 Le bigame supposé
M83B54

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY